

Feuilleton du Pays du dimanche : Drumette

Autor(en): **Desly, Charles**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **1 (1898)**

Heft 50

PDF erstellt am: **09.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-248283>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

POUR
tout avis et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

LE PAYS

DU DIMANCHE

POUR
tout avis et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

LE PAYS, 26^{me} année

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

26^{me} année, LE PAYS

Les guerres de Bourgogne

ET
l'Evêché de Bâle

(Suite)

L'inquiétude s'accroît de jour en jour dans tout l'évêché de Bâle. Dans la nuit du 26 au 27 mai la garnison de Blamont franchit de nouveau la frontière et incendie les villages situés entre Biamont et Porrentruy. Le lendemain, l'évêque annonce ce malheur au maire et au conseil de Bienne et dit qu'il ne sait plus que faire, qu'il est sans argent et que son coffre, à force d'y avoir puisé, s'est vidé complètement. En même temps on annonce de grands mouvements de troupes en Bourgogne et l'on apprend que le duc de Bourgogne a réellement conclu la paix avec l'empereur et que déjà le comte de Campobasso s'approche avec une puissante armée.

Des nouvelles arrivées de Strasbourg au commencement de juillet ne laissent plus aucun doute et mettent l'inquiétude à son comble. Charles de Bourgogne a levé son camp devant Neuss et a déjà commencé à envahir le duché de Lorraine. De son côté, René, duc de Lorraine, demande du secours aux villes d'Alsace pour résister à l'ennemi commun. En apprenant tout cela, les Suisses eux-mêmes commencent à n'être plus trop rassurés. Ils connaissent trop bien le duc de Bourgogne pour espérer qu'il ne se vengera pas du mal qu'ils lui ont fait. Plusieurs cantons de l'est et du centre en viennent jusqu'à reprocher vivement aux Bernois leurs conquêtes dans le pays de Vaud ainsi que les expéditions faites en Franche-Comté. Les Bernois, eux, ne s'émeuvent pas outre mesure ; ils persévèrent dans leur politique, promettant aux

villes d'Alsace de ne pas les abandonner, puis, ne demandant du secours qu'à leurs alliés de Fribourg, de Soleure et de Bienne, ils appellent 1000 hommes sous les armes qu'ils placent sous les ordres de Nicolas de Diesbach. Partie de Berne le 17 juillet, la petite armée bernoise arrive à Bâle où elle est rejointe par les contingents de Fribourg, de Bienne et de Soleure, ainsi que par un détachement de 500 Lucernois. Sortis de Bâle le 21 juillet, les Bernois et leurs alliés traversent le Sundgau, opèrent leur jonction avec l'armée des villes d'Alsace, pénètrent dans la Haute-Bourgogne où plusieurs localités et plusieurs châteaux sont détruits, et arrivent le 30 juillet sous les murs de Blamont dont la garnison a fait tant souffrir l'évêché de Bâle et menacé si souvent l'évêque jusque dans sa résidence. Là, les alliés voient encore venir à eux 1200 hommes de l'évêché, parmi lesquels se trouvent 25 soldats de Porrentruy qui ont amené avec eux le gros veuglaire, cet engin de guerre qui lance d'énormes boulets de pierre, et même des cordes pour lier les prisonniers de guerre.

Commencé le 30 juillet, le siège de Blamont est poussé avec vigueur. Envoyé de nouveau aux renseignements, Pierre Gœuffi de Bienne écrit, le jeudi après la fête de St-Pierre-ès-Liens (3 août), au maire et au conseil de sa ville natale : « Je suis arrivé dimanche devant Blamont où j'ai été bien reçu par nos soldats qui sont tous frais et pleins de santé. J'ai parcouru tous les rangs de l'armée et j'ai annoncé aux capitaines que j'ai vu l'évêque de Bâle qui m'a promis d'envoyer à Blamont la garnison de Porrentruy. On s'en est bien réjoui et ceux de Berne, de Fribourg, de Soleure et de Bâle ont eu grand plaisir quand je leur ai dit qu'en cas de besoin on leur enverrait des renforts. Dimanche, pendant la nuit, on a mis en position, devant le château, le grand canon de Strasbourg et un autre canon de Bâle ; le lundi matin on a

te et lingère. La clef se trouvait en dehors ; il ouvrit.

Personne dans la première pièce. Comme amablement quelques chaises de paille, une table sur laquelle des rubans, des étoffes, un travail interrompu. La fenêtre était ouverte. Plus de doute, c'était par là que la généreuse Claudine avait entendu, qu'elle avait vu les sbires.

Ainsi que l'avait deviné Jean-Marie, une inspiration héroïque l'avait jetée au-devant d'eux.

Mais comment celle que préservait ce pieux subterfuge n'en avait-elle pas eu connaissance ? Où donc était Emiliane ?...

Une seconde porte était entre-bâillée. Claude la poussa sans bruit et, retenant son souffle, il regarda dans l'autre pièce.

Sur un lit de repos, Mlle de Drumette était étendue, immobile et comme anéantie. Elle dormait. Sa pâleur, son état d'épuisement, expliquaient ce profond sommeil.

commencé à tirer et le mardi, le *Ketterli* d'Ensisheim a fait feu également. Le jeudi, de grands trous étaient pratiqués dans la tour et dans les murs et l'on croit que l'assaut pourra se donner dans quelques jours. Malgré le tir perpétuel de l'ennemi, l'armée alliée n'a eu jusqu'ici qu'un soldat tué et un seul blessé. Toutefois on apprend qu'une armée de Bourguignons s'assemble pour dégager Blamont..... Vendredi arrivera de Bâle le gros canon avec de nouvelles troupes ; l'évêque de Bâle a aussi envoyé 1200 hommes. Il y a à l'armée assez de vin, de viande et de pain et tout est aussi bon marché ici qu'à Bienne ; néanmoins il y a toujours de grandes dépenses à faire et ces dépenses sont lourdes pour le simple soldat. Les capitaines bernois ont reçu de Nicolas de Diesbach 50 florins pour payer la solde de leurs hommes. L'évêque de Bâle a envoyé au camp 10 tonneaux de vin et beaucoup de gibier. Le château sur le Doubs s'est rendu et a payé 200 florins.

Bientôt après cette lettre de Gœuffi arrive à Bienne la nouvelle que l'assaut annoncé a échoué et que les alliés ont été repoussés avec de grandes pertes. Aussitôt Berne appelle sous les drapeaux 2500 hommes qui, dès le 8 août, se mettent en route sous les ordres de Nicolas de Scharnachthal. Fribourg, Soleure et Bienne envoient également en toute hâte quelques renforts. Mais Nicolas de Scharnachthal n'est pas encore arrivé à Blamont qu'il apprend que la ville s'est rendue. Il continue néanmoins sa route pour se conformer aux ordres reçus et pour démolir les fortifications de Blamont. Celles-ci sont renversées le 15 août.

La victoire des Confédérés leur avait coûté cher. Leur général, Nicolas de Diesbach, avait reçu d'un cheval un coup de pied qui lui fit une horrible blessure à la jambe. Le mal se compliqua de l'atteinte d'une maladie contagieuse qui sévissait en Bourgogne et qui s'attaqua également à l'armée suisse. Pour ne pas jeter la

Claude, s'asseyant au coin d'un tabouret, attendit dans un respectueux silence.

Un douloureux rêve oppressait l'orpheline. A travers ses paupières closes, des larmes s'échappaient. Elle s'agita tout à coup ; elle se réveilla, jetant ce cri de désespoir :

— Mon père !

Son premier regard rencontra le visage commisératif de l'adolescent.

Toute surprise, et sans doute abusée par la ressemblance elle murmura :

— Claudine !

— Non, répondit-il doucement, Claude... qui vous est aussi tout dévoué. Ne le connaissez-vous plus ?

— Si fait ! Mais elle ?

— Elle est allée chez une dame, qui la retiendra jusqu'à ce soir... jusqu'à demain peut-être... Elle m'a recommandé de vous faire pren-

Fueilleton du *Fays du Dimanche* 5

DRUMETTE

PAR
CHARLES DESLY

V

Claude, abasourdi par tant de malheurs imprévus le frappant coup sur coup n'avait pas encore bougé.

Mais c'était un garçon courageux et intelligent, il comprit son rôle.

L'attroupement se dissipait. Il pénétra sans être remarqué dans la maison. L'escalier le conduisait jusqu'en face d'une pancarte sur laquelle on lisait cette indication : *Claudine, modis-*

panique dans les rangs de ses soldats, le général bernois se fit transporter secrètement à Porrentruy où il mourut six semaines après, malgré tous les soins qui lui furent prodigués. On croit qu'il fut inhumé dans l'église de St-Pierre.

La disparition de Nicolas de Diesbach ne mit pas un terme aux entreprises de l'armée victorieuse. Celle-ci, sous les ordres de Nicolas de Scharnachthal qui a succédé à Nicolas de Diesbach, lève son camp devant Blamont, le 18 août, pour se diriger vers Montbéliard et vers Rougemont et pour s'emparer des châteaux des environs. Ceux de Grammont et de Valon sont emportés dans la nuit du 22 au 23 août et livrés aux flammes avec 4 caves pleines de vin et une quantité de blé valant plus de 1000 florins. D'autres châteaux encore tombent au pouvoir des Confédérés, mais le manque de vivres se fait sentir dans leur camp sous les murs de Montbéliard, la maladie énerve les courages, la division se met parmi les chefs et l'indiscipline parmi les soldats. Dans leur désarroi, tous prennent le parti de rentrer dans leurs foyers. Les hommes de Porrentruy reviennent au logis avec un petit butin et quelques prisonniers qui paient une rançon pour recouvrer leur liberté.

(A suivre)

J. JECKER

curé de Moutier.

Une médaille du Christ

Notre confrère M. Boyer d'Agen, a rapporté de son dernier voyage à Rome un document représentant le type le plus intéressant du Nazaréen sous la figure du Christ. C'est une médaille des plus curieuses qui nous donne très probablement un des premiers portraits de Jésus.

M. Boyer, en fouillant dans un lot de vieilles monnaies romaines que les vieux Juifs du Ghetto apportent tous les mercredis au marché du Campo-dei-Fiori, a trouvé cette pièce. Il l'a d'ailleurs achetée à un vieux Youtré pour la somme de 10 centimes. De retour à Paris, après l'avoir décapée, M. Boyer a eu l'occasion de la montrer aux fils Falize, les joailliers bien connus, qui ont demandé immédiatement l'honneur de frapper, en bronze et en argent, une reproduction de cette même médaille et de la céder aux amateurs.

D'après Tissot et plusieurs sommités sémitiques auxquels cette pièce a été soumise, nous nous trouvons en présence d'un portrait à peu près authentique de Jésus, à coup sûr d'une des figures que l'art a le plus artistiquement et le plus religieusement reproduites.

Sur la face est inscrit en hébreu le nom de Jésus ; au revers on lit, toujours en hébreu et en caractères d'un merveilleux classique, assez rare pour une inscription de ce temps, la légende suivante littéralement traduite : « Le Messie,

dre patience et de veiller sur vous, en attendant son retour.

— Ah!

Il y eut un silence, durant lequel, avec un sentiment de profonde pitié, Claude contempla la demoiselle.

Elle s'était assise, non sans peine, au bord du lit de repos. Le chagrin, les angoisses avaient momentanément flétri sa jeunesse. Elle n'avait pas dix-sept ans. Ses traits amaigris et délicats, ses beaux yeux limpides, ses vêtements de deuil sa tristesse même, la rendaient plus intéressante encore.

— Tu me trouves bien échangée, n'est-ce pas ? lui demanda-t-elle.

— Mais toujours bien avenante ! répondit-il, et l'air si doux, si bon, qu'il me semble encore vous entendre appeler comme là-bas, avant

le Roi, viendra en paix ; il est la lumière des hommes incarné, vivant. »

Si M. Boyer d'Agen a bien voulu se dessaisir de cette pièce précieuse et s'il a accepté de la livrer à la reproduction, c'est pour donner aux amateurs de belles œuvres chrétiennes un document unique et utile et le livrer à l'appréciation des numismates et des savants qui pourront l'étudier avec l'édition des joailliers Falize.

Nous avons jusqu'à présent, pour fixer la tradition de la figure du Christ, les têtes, documents très incertains des Byzantins s'inspirant de Saint-Luc, et des Primitifs s'inspirant des Byzantins, mais rien de précis sur les traits mêmes du Fils de Marie. La pièce que M. Boyer d'Agen vient de retrouver à Rome ne serait-elle pas une empreinte prise sur quelque pièce hébraïque remontant à la Primitive Eglise ? C'est du moins l'impression qui se dégage de cette tête si divine et qui ne ressemble en rien aux types tant altérés par des burins ou des pinceaux de Maitres qui ne nous ont donné en somme que leurs impressions personnelles. Ici, nous devons être certainement en présence d'un document direct et prototype. Aux savants de résoudre la question.

FRANÇOIS BOURNAND.

AUX CHAMPS

Causerie agricole et domestique

Décembre agricole. — Les maladies des volailles. — Des haies.

Décembre est généralement, pour le cultivateur, le mois du repos, non pas complet, absolu, mais du repos relatif. Si la neige couvre la terre, il n'y a guère possibilité d'aller à travers champs, mais on a encore à la maison de quoi s'occuper. Et puis la neige ne tombe pas toujours, ou si elle tombe elle peut ne pas durer longtemps.

En décembre, il faudra songer aux sillons d'écoulement des eaux. Il y a là, en effet, une question importante pour le cultivateur. On en établira s'il n'y en a pas encore et s'il n'est pas trop tard. On curera les fossés déjà.

Si le temps le permet, on continuera les labours d'hiver. On s'occupera aussi de la fumure des terres.

Aux pays vignobles, on continuera la taille de la vigne, mais à condition que le bois ne soit pas gelé. Cette taille d'hiver avance d'au moins quinze jours l'éclosion des bourgeons. A côté de la taille proprement dite il y a celle qu'on appelle « de nettoyage » et dont le rôle est de supprimer les pampres inutiles.

Plus la taille sera courte et plus l'on aura de chances d'avoir de beaux et longs sarments mais peu de fruits ; tandis que plus la taille est longue et plus les sarments sont faibles ; en revanche, les fruits seront beaucoup plus nombreux.

voire départ, la bonne petite fée du pays... J'en arrive...

Et pour la distraire il lui parla de ses parents, du château, du vallon, de la montagne.

Oui, murmura-t-elle, c'est là qu'étaient le bonheur et la paix !... Pourquoi l'avons-nous quitté !... Tu connais nos malheurs !... Mon frère parti ! mon pauvre père assassiné !... Je suis maintenant seule au monde !

— Non pas ! se récria l'adolescent ; nous sommes là, Claudine et moi.

— Elle tarde bien à rentrer, fit Emiliane.

— Vous savez, notre demoiselle, pas avant ce soir... il ne faudrait pas vous inquiéter si son absence durait jusqu'à demain... je la remplace... Avez-vous besoin de quelque chose, dites ?... Eh ! j'y songe, c'est peut être l'heure du repas ?

Généralement c'est vers décembre qu'on transporte les engrais dans les vignes. On choisit pour cela les moments propices qui peuvent se présenter, les jours de gel.

Les traitements contre les différentes maladies de la vigne seront appliqués ou continués : contre le phylloxéra on se servira du sulfure de carbone et des sulfocarbonates ; contre la pyrale et la cochylys on sévira également par les produits et opérations ordinaires.

* * *

Au potager et au verger, il n'y a pas grand travail. Néanmoins on peut bêcher les carrés de terre qui sont libres.

On continue les travaux qui sont nécessaires pour le remplacement des arbres, labours et plantations. On achève également le chaulage. Si la gelée ne sévit pas, on taille les arbres fruitiers. On coupe les branches mortes, on émonde celles qu'on juge devoir être émondées.

Décembre est aussi un bon mois pour la destruction du gui. Il faut en abattre autant que l'on peut, lui faire une chasse acharnée et le couper le plus bas possible. Dans le Midi on taille les oliviers et on recueille les dernières olives que l'on destine à la fabrication de l'huile.

Les pays pauvres, ceux qui produisent de la bryère l'utilisent. Dès qu'elle a trois ans, on peut la couper pour en faire de la litière. Elle rend de très grands services ; on l'utilise aussi bien à l'écurie qu'à l'étable et même dans les cours ou sur les chemins. On l'y laisse séjourner quelques semaines et quand elle est bien broyée, triturée, on l'emploie avec la chaux, les phosphates et d'autres engrais divers, pour la fabrication des composts.

Quand le temps est favorable, décembre est un mois où se fait l'exploitation des forêts. On coupera les arbres bien à ras du sol et en laissant une légère inclinaison vers les côtés, cela afin que la pluie glisse et ne puisse demeurer longtemps sur la blessure.

On continuera les labours et aussi la préparation des trous en vue des semis de printemps.

On choisira de préférence ce mois pour l'abattage des aunes situés dans des lieux humides, au fond de marécages. Grâce aux gelées on aura en effet facile de les enlever de ces lieux qui, à d'autres époques, seraient inabordables.

* * *

A l'écurie et aux étables, des soins sont nécessaires.

Il faut, en effet, veiller à l'aération et en même temps ne pas trop laisser pénétrer de froid et d'humidité.

Les juments pleines recevront une nourriture très saine et, lorsque le temps le permettra, on fera sortir les jeunes poulains.

A l'écurie, on continuera à tenir chaudement les vaches laitières aussi bien que les bêtes à

— Non, pas encore. Mais, toi-même. Claude ?

C'était un moyen de gagner du temps. Il avoua qu'il avait grand-faim, ce qui n'était pas un mensonge, et courut aux provisions. On dina. Puis l'entretien reprit. Des heures s'étaient écoulées. La nuit venait, Emiliane alluma la lampe. Elle disait de temps en temps : « Mais Claudine ne revient pas ! » Claude pensait de même à l'égard de Jean-Marie. L'anxiété finit par les rendre muets tous les deux.

Vers les neuf heures, un air savoyard siffloté dans la rue, monta jusqu'à la mansarde. C'était évidemment un appel, et qui ne pouvait venir que du sergent.

La suite prochainement.)